

—C'est vrai. Nous l'avons vu. Voulez-vous me permettre une question ?

—Toutes les questions qu'il vous plaira, monsieur. Ne suis-je pas là pour vous être utile et vous renseigner, s'il est possible ?

—Au moment où le cheval s'est abattu et où la voiture s'est renversée, vous avez été projeté dans les broussailles... avez-vous dit...

—Et j'ai perdu connaissance.

—Eh bien, pouvez-vous me dire si vous êtes resté évanoui bien longtemps ?

—C'est assez difficile, vous comprenez... Je n'ai pas de point de repère. Cependant, en calculant l'heure de notre départ de Creil, le temps qu'il nous a fallu pour arriver jusqu'ici, le temps que j'ai passé auprès du cadavre de ce pauvre Valognes, essayant de le rappeler à la vie, le temps que j'ai perdu à chercher la valise aux quatre cent cinquante mille francs, puis mon départ et mon arrivée à La Novice, je crois pouvoir affirmer que je suis resté étourdi, absolument privé de sentiment, pendant plus d'un quart d'heure.

—Croyez-vous que la valise contenant l'argent soit tombée dans l'intervalle,—depuis l'endroit du meurtre jusqu'à celui où le cheval s'est abattu,—ou croyez-vous que le meurtrier soit venu la chercher ici même, dans la charrette renversée ?

—Je l'ignore absolument. Cependant, la dernière hypothèse me semble la plus vraisemblable.

—Pendant votre évanouissement, vous n'avez pas eu la sensation de quelqu'un qui s'approchait de vous ?

—Non, je n'ai rien entendu.

—Pendant que M. Laugier, en avant, examine le lieu précis où M. Valognes a été frappé... voulez-vous rétrograder avec moi jusqu'à la voiture ?

—Volontiers.

M. Laugier, les voyant s'éloigner, leur cria :

—Où allez-vous donc, s'il vous plaît, M. Pinson ?

—Je reviens à l'instant, dit l'agent.

Quand ils furent arrivés, Pinson reprit ses questions :

—Où êtes-vous tombé, M. Beaufort ?

—Venez, je vais vous y conduire.

—Non, indiquez-moi d'ici l'endroit. Il ne faut entrer dans le bois qu'avec les plus grandes précautions.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il peut s'y trouver des traces qu'effacerait notre précipitation. Le crime a eu le vol pour mobile. Cela ne fait de doute pour personne. L'assassin, quand il a voulu s'emparer de la valise, a dû suivre sous bois, ne sachant pas trop ce que vous étiez devenu. C'est de ce côté-ci de l'allée que l'assassin a tiré, c'est donc ce côté-ci du bois qu'il a suivi pour se rapprocher de la voiture... c'est-à-dire de l'argent... Maintenant, entrons, mais de la prudence !... Si vous voyez une trace de pas sur un peu de sable ou sur une motte de terre, prenez garde de l'effacer !

Ils entrèrent dans la forêt.

—C'est ici que j'ai été projeté, dit Beaufort, en montrant des branches cassées, des broussailles tordues...

—Je m'en doutais, et voici même des traces de sang, là où votre tête a dû porter...

—Probablement, j'ai perdu beaucoup de sang et je suis très affaibli.

—Et il est probable aussi que vous étiez encore tout étourdi, car au lieu d'aller vers le chemin, c'est-à-dire vers la voiture, vous avez voulu vous enfoncer dans le bois.

—Mais non, mais non, vous vous trompez. Je suis allé droit au cheval, puis aussitôt j'ai couru auprès de Valognes pour m'assurer s'il était vraiment mort.

—Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

—Certes !

—Alors je ne m'explique pas du tout ce que je découvre ?

—Que voyez-vous donc ?

—Pardieu, des traces de sang qui partent de l'endroit où vous êtes tombé, qui vont vers la voiture, mais qui en reviennent aussi, tenez, regardez comme moi, et qui s'en vont dans la forêt où elles disparaissent.

—Je ne puis que confirmer ce que je vous ai dit. Je suis sûr de n'avoir pas dépassé ces trois petits bouleaux, en avant desquels j'ai été lancé quand le cheval s'est abattu.

—Alors, je n'y comprends plus rien, murmura Pinson, soucieux.

Et le corps à demi courbé, pareil à un sauvage cherchant une piste, l'agent entra sous bois, scrutant les branchettes et les feuilles.

Presque à chaque pas, il s'arrêtait longuement.

Beaufort marchait derrière, suivant le regard de l'agent, chaque fois qu'il s'arrêtait sur un nouvel indice.

L'agent, maintenant, se taisait.

De temps en temps, sur une feuille, s'étalait une marque rouge.

Pinson hochait la tête.

Evidemment, un blessé avait passé par là.

Qui cela pouvait-il être, sinon Beaufort ?

Alors, pourquoi Beaufort prétendait-il qu'il n'était pas entré dans la forêt de ce côté-là, et qu'il n'avait pas dépassé les bouleaux ?

Tout à coup, il s'arrêta. On entendait des voix qui se rapprochaient ; Pinson reconnut Gérard et M. Laugier, mais telle était l'épaisseur du bois qu'on ne pouvait les voir encore.

Bientôt les quatre hommes se trouvèrent en présence.

Laugier et Pinson se regardèrent avec surprise.

—Que faisiez-vous, monsieur Pinson ? interrogea le juge.

—Je suivais cette piste, monsieur ! dit l'agent.

Et il indiquait du bout du doigt une tache sanglante sur les feuilles d'une taille de chênes.

—Et moi, celle-ci ! fit le juge en en désignant une autre.

Chacun d'eux avait suivi la même piste ; le juge l'avait prise, au bord du chemin, en face du lieu même du crime, là où s'étaient tirés les coups de revolver, et il remontait, par le bois, dans la direction de la voiture, tandis qu'au contraire Pinson redescendait cette même piste, de la voiture au lieu du meurtre.

—Voilà qui est singulier, dit le juge. Il est évident qu'un homme blessé a parcouru cet espace de la forêt... Ce ne peut être Valognes qui, d'après le récit de M. Beaufort, et d'après l'examen médical du docteur Gérard est mort sur le coup, ou à peu près, c'est donc vous, M. Beaufort ?... vous vous êtes jeté sans doute à la poursuite du meurtrier ?

—Non.

—M. Pinson, avez-vous remarqué dans quelle direction vont ces traces, vont-elles vers la voiture renversée, ou bien en viennent-elles ?

Il est bien difficile d'avoir là-dessus une opinion, M. Laugier, car cette partie du bois est envahie par les broussailles et le sol est jonché d'une couche épaisse de feuilles mortes. Cependant, voici près de nous une trace qui donnera peut-être une indication... C'est la marque d'un pied chaussé d'une bottine à talon étroit, que vous voyez, profondément enfoncé sur les feuilles... la pointe du pied est tournée dans la direction de la voiture... or, ce n'est ni votre pied ni celui de M. le docteur, car vous ne vous êtes pas encore avancés jusque là... D'autre part, ce n'est pas mon pied, non plus, ni le pied de M. Beaufort ; si cela était, la pointe serait tournée de votre côté.

—Qu'en concluez-vous ? fit Gérard.

—J'en conclus que l'assassin, après avoir tiré, ayant remarqué que le cheval s'abattait, se sera dirigé sous bois jusqu'à la voiture pour y chercher la valise qui contenait l'argent convoité.

Beaufort intervint.

—Il fallait pour cela, dit-il, que l'assassin connût l'existence de cette fortune enfermée dans cette valise.

—Assurément.

—Or, vous n'admettez pas que M. Valognes ait pris plaisir à publier partout qu'il emporterait, la nuit dernière, quatre cent cinquante mille francs dans son château de La Novice !

—Non, mais quelques personnes pouvaient connaître l'existence de cette somme. Et c'est parmi ces personnes qu'il faut chercher. Une pareille somme ne passe pas entre les mains d'un notaire sans que des intermédiaires en soient avertis. L'argent est sorti de quelque banque. Il y a donc le caissier de la banque, d'autres employés peut-être. Il a été versé au notaire. Il y a donc le caissier du notaire, d'autres clercs, sans doute, peut-être même des clients, qui se trouvaient à l'étude au moment du versement. M. Beaufort qui accompagnait Valognes nous donnera peut-être à ce sujet quelque renseignement utile.

—Non. Je ne puis rien vous dire.

—Où aviez-vous rencontré M. Valognes ?

—Chez Me Parlanget. Nous y avions dîné ensemble.

—Pendant le trajet, vous n'avez rien remarqué de suspect ?

—J'ai entendu, à deux reprises, le bruit d'une course dans les branches, derrière nous. Nous étions suivis. J'en étais sûr.

—Vous n'avez pas mis votre compagnon sur ses gardes.

—Pardonnez-moi. M. Valognes était si bien sur ses gardes, que cela lui a permis, même blessé à mort, de riposter au hasard, d'un coup de revolver, dans la direction de l'assassin.

—Et tout semble prouver, dit Gérard, que le coup avait été quand même bien dirigé... car ces traces de sang viennent évidemment du meurtrier, qui aura été blessé.

—Cela est certain, dit le juge.

Et avec un regard pénétrant sur Beaufort :

—Qu'en pensez-vous, monsieur ?

—C'est aussi de mon avis.

Le meurtrier a perdu beaucoup de sang ; cependant la blessure qu'il a reçue ne doit pas être extrêmement grave, car autrement il n'aurait pas eu assez de forces pour se traîner d'ici à la voiture, voler la valise, se sauver ensuite.

—Qui sait si nous ne trouverons pas quelque autre piste aux environs. Ils cherchèrent mais sans succès.

—Après avoir volé la valise, il aura suivi le chemin, dit Pinson. C'était le plus sûr moyen de ne pas faire retrouver sa trace... Ce qui le prouve...

Tout à coup, il s'arrêta le regard fixé vers une touffe de genêts et de bruyères fleuries.

Tous ceux qui sont là le regardent.

Que voit-il ? qu'a-t-il découvert ?

Il s'avance, se penche sur les bruyères. Son regard brûle. Même sa main tremble, tellement son émotion est profonde.

Et il retire un revolver dont l'acier sur lequel tombait et ruisselait un rayon du soleil, avait attiré son attention. Le juge s'approche de lui, saisit l'arme.

—Oh ! oh ! dit-il, voilà un assassin bien imprudent !

—Si imprudent même, murmura Pinson, qu'il faut prendre garde que ce ne soit tout simplement une ruse pour dévoyer les recherches.

JULES MARY

A suivre